

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 14 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 13 minutes du matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.
2 — 21 — — soir, Omnibus.
4 — 13 — — Express.
7 — 13 — — Omnibus.
Le train des samedis part d'Angers à 5 h. 20 m. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 41 m.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 25 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
7 — 55 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
11 — 56 — — Omnibus-Mixte.
5 — 52 — — soir, Omnibus.
9 — 59 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR.

Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GRASSET, JAYAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^e, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

On lit dans le *Constitutionnel* :

« L'opinion publique s'intéresse de plus en plus aux efforts qui sont tentés en ce moment pour amener une délibération européenne sur les questions qui menacent de troubler la paix. Si nous sommes bien informés, la France et l'Angleterre sont dès à présent d'accord relativement aux termes de la communication qui devra être adressée aux gouvernements impliqués dans le différend. La réponse de la Russie est attendue, et il y a tout lieu d'espérer que, sous peu de jours, les trois cabinets seront en mesure d'accomplir la démarche qu'ils se proposent de faire.

« Quel sera le succès de leur proposition ? Faut-il penser qu'elle fera disparaître comme par enchantement tous les dissentiments et amènera une pacification certaine ? Ou bien doit-on croire qu'elle n'exercera aucune influence sur une situation qui, malgré les bons offices des trois grandes puissances neutres, aboutirait fatalement à la guerre ? Selon nous, ces deux opinions sont également exagérées. D'une part, en effet, il est impossible de se faire illusion sur la gravité des dissentiments qui divisent la Prusse, l'Autriche et l'Italie. De l'autre, il ne serait pas moins puéril de supposer que, quand des cours, comme celles de France, d'Angleterre et de Russie, après une entente mûrement délibérée, se donnant une pareille mission, elles ne la prennent pas au sérieux. Si des passions puissantes poussent à la guerre, le sentiment général de l'Europe se prononce de plus en plus pour le maintien de

la paix. D'après ce qui a transpiré des intentions des trois cours, elles recherchent les conditions d'un accord entre la Prusse, l'Autriche et l'Italie dans des compensations territoriales qui les désintéresseraient toutes également. C'est dans cette recherche que réside la difficulté des négociations futures. Certainement il serait à désirer que l'on pût s'entendre pour assurer à chacun des gouvernements qui sont aujourd'hui en armes des satisfactions suffisantes. La paix y gagnerait en stabilité ; mais, en supposant que les délibérations qui auront lieu ne réalisent pas entièrement, sous ce rapport, les vœux de tous les cabinets, elles pourraient néanmoins apporter des solutions de nature à être acceptées honorablement par toutes les parties, parce qu'elles seraient le résultat de l'accord unanime des puissances de l'Europe.

« Sans nous dissimuler les difficultés que rencontrera la démarche qui va être faite par la France, l'Angleterre et la Russie, nous la considérons donc comme une tentative sérieuse qui a pour elle les encouragements de l'Europe entière et qui sera secondée par tous les grands intérêts qui militent en faveur de la paix. »

On lit dans l'*Epoque* :

A en croire le *Journal officiel de Dresde*, les négociations, ou, pour employer le mot de lord Clarendon, les communications relatives à la réunion d'un congrès auraient définitivement abouti. Cette proposition aurait été acceptée par toutes les puissances intéressées.

Est-ce à la réunion du congrès ou aux complications nouvelles signalées dans les Princi-

pautés danubiennes, ou enfin à la question chilienne que se rattache le voyage à Paris de M. Layard, sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères d'Angleterre ? Rien ne nous permet encore d'admettre une quelconque de ces hypothèses plutôt que les autres. Les bruits les plus divers circulent, et la loi sur la presse nous oblige à garder le même silence que le *Moniteur*. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que M. Layard a été reçu par l'Empereur.

Les journaux anglais ne croient pas plus que nous à l'efficacité d'un congrès.

La nouvelle donnée par le *Journal de Dresde* de l'acceptation du Congrès par toutes les puissances, est démentie par une dépêche de Berlin.

Le *Moniteur du soir* nous apprend d'ailleurs que la Note que la France, l'Angleterre et la Russie doivent adresser à Vienne, à Berlin, à Francfort et à Florence, pour provoquer la réunion d'une conférence, n'est pas encore rédigée, mais que les trois puissances en concertent en ce moment les termes, et qu'il y a lieu de penser qu'elles vont se trouver incessamment en mesure de faire parvenir cette importante communication aux gouvernements auxquels elle est destinée.

On écrit de Florence, 23 mai.

On assure que le général de La Marmora a déclaré qu'il acceptait, avec une pleine confiance, la proposition de congrès, et qu'il était disposé à faciliter autant que possible la tâche des puissances médiatrices.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la réponse suivante du roi de Prusse à la municipalité de Breslau :

« Puisse la parole royale vous convaincre que ce n'est pas un but ambitieux, surtout un but non autorisé par l'intérêt de la patrie commune, mais le devoir de la Prusse et la nécessité de sauvegarder ses biens les plus sacrés qui peuvent amener le roi à appeler son peuple aux armes.

« Les habitants de Breslau peuvent aussi être convaincus qu'une entente sur les questions qui divisent le gouvernement et la Chambre est le but et l'ardent désir du roi. Dans l'espoir que la perspective des dangers qui menacent la Prusse et les raisons de droit amèneront, par une abnégation commune devant le pays, la médiation désirée, le roi convoquera le Parlement. »

On lit dans la *Correspondance provinciale de Berlin*, du 23 mai :

« La Prusse et l'Italie n'ont pas refusé le congrès, bien qu'elles aient peu de confiance dans ses résultats. L'Autriche y a surtout été opposée à cause de la Vénétie. Il semble difficile d'arrêter une base de négociations en vue d'un résultat favorable. Il est, par suite, à peine possible de suspendre les armements ou de les maintenir sans but certain. On attend prochainement l'invitation à un congrès. La Prusse favorisera certainement, autant que possible, l'œuvre de la paix.

« La nouvelle d'une proclamation imminente que ferait le roi est dénuée de fondement. La nouvelle du départ prochain du roi, pour le

FEUILLETON.

LE MUSICIEN DES PAUVRES.

Par EUGÈNE MORET.

(Suite.)

III.

L'accident récent avait eu des suites graves. Un instant le pauvre musicien avait pu se croire une épaule démise et à la veille d'un bras de moins. Grâce à la nature de l'accident, beaucoup plus qu'à la puissance de la science, grâce surtout aux soins qui ne lui furent pas ménagés, Kœzener put espérer, après quelques jours de violente souffrance, en être quitte pour six semaines à deux mois d'inaction. Ces soins, il les devait à la seule femme qui parût en ce monde s'intéresser à lui ; et cette femme c'est à peine s'il la connaissait. Avant sa fâcheuse aventure, il ne lui avait peut-être pas parlé dix fois. C'était une voisine et rien de plus. On comprend si la surprise de Kœzener fut grande, en voyant cette jeune fille s'installer à son chevet. Pour qui cependant avait

pénétré le caractère de Marianne, rien n'était plus simple ni plus naturel. Elevée à la rude école de la misère et du travail, Marianne avait les manières libres, la parole haute, la voix criarde, mais, comme elle le disait elle-même, le cœur sur la main.

La veille, Kœzener fut passé près d'elle qu'elle ne l'eût pas regardé ; le lendemain, il souffrait, elle le soignait ; elle était prête à se dévouer pour lui, à donner sa vie pour la sienne.

Il y avait un grand mois que Kœzener n'était sorti de sa chambre, Marianne lui faisait son petit ménage, lui préparait ses tisanes, ses repas, courait pour lui à droite, à gauche, mettait pour son voisin sa vieille tante à contribution et ne permettait pas le plus faible remerciement et la plus humble apparence de reconnaissance.

— Drôle de corps ! se disait Kœzener, excellent cœur, mais comment m'acquitter jamais avec cette bonne fille ?

Il est vrai d'ajouter que la pensée de Kœzener s'absentait souvent, et qu'il lui arrivait parfois de ne pas voir ce qui se passait sous ses yeux. L'insouciant musicien tombait dans des accès de misanthropie qui le rendaient méconnaissable à qui l'avait le plus pratiqué. Comme ce garçon aime le travail, se disait

Marianne, l'inaction le tue. Marianne ne se trompait pas, Kœzener aimait le travail qui fait vivre son homme et lui assure son indépendance en sauvegardant sa dignité ; Kœzener aimait le travail qui ouvre à l'illusion toutes les portes de l'enthousiasme ; Kœzener aimait surtout le travail qui étourdit et, chassant la pensée avide d'émotions fatales, couche le corps épuisé de fatigue et condamne au repos le cerveau brisé.

Kœzener ne travaillait plus, aussi son cœur battait trop à l'aise et son âme ardente déployait ses ailes de feu. Il avait aimé, et il rêvait à l'unique amour de sa vie, amour sans lendemain et sans renouvellement. Cet amour avait salué le déclin de sa jeunesse, ne lui léguant que des regrets pour l'âge mûr. Magnifique coucher de soleil d'une journée sans orage. Kœzener égrenant un à un les souvenirs déjà si loin de ces deux dernières années, se rappelait avec une tristesse indicible et une joie secrète les heures folles de la passion qui l'avait fait vivre et avait failli le tuer.

Un compatriote le présentait au marquis de Montlausier, et celui-ci l'acceptait comme professeur de musique de sa fille. C'était une enfant malade à qui il s'agissait moins d'apprendre à déchiffrer les

compositions des grands maîtres et à sentir les beautés qu'à l'initier lentement, et par des pentes douces, aux mystères de la vie. Il paraissait étrange au premier abord qu'on eût choisi un maître de musique pour cette délicate besogne. Mais Mlle de Montlausier, aussi instruite qu'une femme peut l'être, refusait tout conseil direct, et ne trouvait que dans la musique un assoupissement à la lassitude de son corps et aux mortelles langueurs d'une âme énermée.

Le premier soir que Kœzener se trouva en présence de sa noble élève, aucune émotion ne trahit sa voix et ne troubla son esprit. Mlle de Montlausier était belle, mais Kœzener avait rencontré des femmes aussi belles dans sa brumeuse Allemagne, et plus tard à Naples et à Florence. Puis il était pauvre, il était vieux et il n'avait jamais eu les loisirs de songer à l'amour. La leçon suivante cependant, il parut indécis, inquiet, tourmenté. Il sortit de l'hôtel de Montlausier avec un peu de fièvre et les idées pas très-nettes. Il se crut malade, prit un bain et se mit au lit. Quand il revint la troisième fois, il éprouva comme un vertige subit qui le força d'interrompre sa leçon. Dans la suite il fut plus calme, parce qu'il connaissait son mal, mais il le jugea sans remède, et travailla seulement à le dissimuler. Pau-

quartier-général, est prématurée et erronée. Par contre, le prince royal et le prince Frédéric-Charles doivent prendre cette semaine leurs commandements.

Deux projets de loi ont été présentés à la Chambre du Wurtemberg.

Le premier a pour objet de mettre à la disposition du ministère de la guerre la landwehr entière.

Le second demande un crédit de 7,700,000 florins pour la mise de l'armée sur pied de campagne, pendant une durée de six mois.

Une dépêche de Berne annonce que l'Autriche et l'Italie ont déclaré officiellement au conseil fédéral qu'elles s'engageaient à respecter la neutralité de la Suisse en cas de guerre.

On assure que l'Autriche aurait déclaré au gouvernement français qu'elle se tiendrait sur la défensive dans le quadrilatère, et qu'elle se bornerait à refouler les attaques qui pourraient se produire de ce côté. D'après les mêmes renseignements, les volontaires qui s'enrôlent aujourd'hui seraient transportés par la flotte italienne sur les côtes de Dalmatie, où l'armée autrichienne les laisserait débarquer sans opposition et leur couperait toute retraite, lorsqu'ils se seraient imprudemment avancés.

On écrit de Vienne, le 19 mai, à l'Agence Bullier :

« Si les renseignements que je reçois sont exacts, l'armée autrichienne dépasserait le chiffre de 800,000 hommes.

» L'empereur reçoit presque tous les jours le général de Benedeck, le ministre de la guerre et d'autres chefs supérieurs de l'armée. »

Le correspondant de Marseille du *Messageur du Midi* est allé à Gênes, et nous extrayons d'une lettre, qu'il consacre à cette dernière ville, les lignes suivantes :

« La troupe de ligne a totalement abandonné Gênes, se repliant vers la Lombardie, et abandonnant la garde de la ville à la milice citoyenne. Tous les services sont faits par la garde nationale, qui accepte ces fonctions avec un patriotisme digne d'éloges. Tandis que les pères veillent à l'ordre public, les fils s'enrôlent dans les volontaires garibaldiens; 3,000 Gênois sont déjà inscrits pour ce corps franc.

» Je viens de vous parler des canons qui garnissent les batteries du port militaire. La ville entière se hérissé de boulets. Rien de semblable n'avait été vu en 1859. Gênes s'arme en défense comme si on devait l'assiéger demain.

» Le fait qui m'a paru le plus caractéristique, ce sont les préparatifs que l'on fait par-

tout pour le logement chez le particulier d'une armée de trente mille hommes. Une circulaire a été adressée à ce sujet à tous les propriétaires génois, les avisant que les casernes et les établissements publics devant être insuffisants pour recevoir les soldats attendus, on les invitait à préparer chez eux des lits militaires. Et chacun s'empresse de le faire. J'ai vu sur les terrasses d'un grand hôtel dont le nom m'échappe, Via Nuova, à côté du café de la Concordia, des rangées de lits de camp, tout prêts à recevoir un bataillon entier.

» A Gênes, on croit unanimement que les culottes rouges vont arriver. C'est ainsi que l'on désigne les soldats français. »

L'Indépendance belge croit savoir que la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Turquie s'opposent à l'intronisation du prince Charles de Hohenzollern, comme hospodar des Principautés.

D'après la *Correspondance provinciale*, de Berlin, le gouvernement prussien n'est pour rien dans la détermination inattendue du prince de Hohenzollern. Celui-ci n'a informé de sa résolution le gouvernement prussien que lorsqu'il était déjà arrivé sur le territoire des Principautés.

La convention intervenue entre la Turquie et la Russie pour régler leur action commune dans les Principautés danubiennes aurait été communiquée à la Conférence. La Prusse seule aurait élevé des objections contre cette convention.

On lit dans le *Pungolo*, de Naples :

« Des lettres de Grèce nous annoncent que dans l'Albanie et l'Epire règne une vive fermentation, par suite de la nouvelle que Garibaldi, dont le nom y est très-populaire, va quitter Caprera. Une ancienne tradition de ces pays dit que ces populations doivent être délivrées par un homme rouge. Cette prophétie occupe beaucoup les esprits depuis quelque temps. On va jusqu'à croire que Garibaldi est l'homme rouge désigné par le destin. »

Les lettres de Constantinople du 15 mai annoncent que quelques tentatives isolées de soulèvement en Epire et en Thessalie ont été comprimées. Le gouvernement turc prend des mesures de sûreté pour les éventualités de guerre. De nombreux renforts ont été envoyés, ces jours derniers, à l'armée d'observation du Danube. Le 14, deux vapeurs sont partis de Constantinople, chargés de troupes et d'artillerie. Tous les régiments ont été remis au complet.

Les forteresses ont été réarmées, notamment du côté de la Grèce et du Monténégro. L'escadre a été réparée pour pouvoir croiser dans l'Archipel. Des troupes ont été envoyées en Thessalie et dans l'île de Crète.

A Madrid, le gouvernement ayant été interpellé sur le bombardement de Valparaiso et les déclarations de M. Layard à la Chambre des communes d'Angleterre, M. Bernudez de Castro a déclaré qu'il avait prévenu les gouvernements étrangers de l'intention où était l'Espagne de recourir à tous les genres d'hostilités pour venger le sang répandu. Le ministre a ajouté que, si les républiques américaines continuaient la guerre, l'Espagne continuerait d'agir à leur égard avec énergie.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Nouvelles Diverses.

Le conseil d'Etat vient d'adhérer aux amendements proposés par la commission du Corps-Législatif chargée d'examiner le projet de loi sur la propriété littéraire. Le droit de propriété sera donc porté à cinquante ans, et les auteurs pourront en disposer par testament, au même titre que pour tout autre meuble ou immeuble.

— Au Sénat, la question de l'abolition de la peine de mort, qui doit être très-prochainement discutée, sera l'objet d'un débat très-approfondi. On assure que plusieurs membres de cette haute assemblée ont l'intention de parler en faveur de l'abolition de la peine de mort. Pour donner plus d'importance à l'examen de cette question, qui renferme un grand intérêt social, le gouvernement vient de faire venir de Londres et de faire distribuer aux sénateurs l'enquête faite en Angleterre par une commission du Parlement anglais sur cet important sujet.

Cette enquête comprend les statistiques criminelles de tous les Etats de l'Europe, et ce travail est le plus complet qui ait jamais été fait sur cette matière, qui occupe depuis si longtemps les moralistes, les législateurs et les hommes d'Etat.

— On lit dans le *Moniteur* :

Certains journaux ont annoncé à diverses reprises que l'Exposition universelle était remise à 1868. Tantôt on a donné pour cause à ce prétendu retard la lenteur avec laquelle les comités d'admission termineraient leurs travaux; tantôt on a dit que la construction du palais du Champ-de-Mars ne pourrait être achevée à l'époque indiquée. Récemment encore les novellistes ont profité des bruits de guerre pour affirmer de nouveau que l'Exposition n'aurait pas lieu en 1867.

Ces différentes allégations sont absolument dénuées de fondement. La commission impériale presse le plus possible les comités d'admission, et les retardataires ne sauraient désormais résister longtemps aux fréquents appels qui leur sont adressés. Quant aux travaux de construction, ils suivent leur cours

régulier, et seront certainement achevés aux époques prévues par la commission impériale. Enfin il n'est pas plus exact de prétendre qu'il ait été question, durant ces derniers temps, de retarder l'Exposition universelle, qui sera ouverte le 1^{er} avril 1867, jour fixé par le décret impérial.

— Le maréchal Bazaine, dit la *Gazette de France*, quittera, dit-on, le Mexique avec le premier détachement qui rentrera en France. L'armée expéditionnaire ne se trouvant plus alors assez forte pour qu'un maréchal de France reste à sa tête, il en remettra le commandement au général Douai.

— La mort de M. Flocon réduit à sept le nombre des membres survivants du gouvernement provisoire de 1848. M. Flocon avait été précédé dans la tombe par MM. Dupont (de l'Eure), François Arago et Armand Marrast. Il laisse après lui MM. Louis Blanc et Ledru-Rollin, qui habitent Londres, Marie et Garnier-Pagès, qui siègent au Corps-Législatif; Crémieux, qui a pris la robe d'avocat; Albert, qui occupe un modeste emploi à la Compagnie parisienne du gaz, et, enfin, M. de Lamartine.

— La secousse de tremblement de terre qu'on a ressentie à Marseille le samedi 19, à neuf heures du matin, a été également remarquée à Toulon. On écrit de cette dernière ville que deux chocs successifs, le second plus fort que le premier, à quelques minutes d'intervalle ont secoué les maisons et effrayé la population. On en a été quitte pour la peur; aucun dégât n'a été constaté, sinon de la vaisselle brisée, notamment à l'Hôpital civil.

— On lit dans *l'Evénement* :

Le correspondant viennois de la *Presse* lui envoie la traduction d'une excellente bouffonnerie publiée par le *Figaro* autrichien :

COMME QUOI LA SITUATION ACTUELLE EST LA MEILLEURE !

L'Autriche et la Prusse sont en présence. Elles ne peuvent pas s'attaquer, parce qu'elles abhorrent l'agression.

Elles ne peuvent pas se défendre, parce qu'on ne les attaque pas.

Elles ne peuvent pas commencer la guerre, parce qu'il n'y a pas de *casus belli*.

Elles ne peuvent pas faire la paix, parce qu'il n'y a pas eu de guerre.

Elles ne peuvent pas conclure d'armistice, parce que les hostilités n'ont pas encore commencé.

Elles ne peuvent pas désarmer, parce que, de leur propre aveu, elles n'ont pas armé.

Elles ne peuvent pas non plus négocier, car les négociations diplomatiques ont pris fin.

Elles ne peuvent pas reprendre ces négociations, parce qu'elles n'ont pas été rompues officiellement.

Donc l'Autriche et la Prusse ne peuvent ni

vre homme !... il lui était souvent donné dans la même soirée de subir toutes les tortures à la fois. Mlle de Montlausier était trop belle, trop riche et surtout trop fière pour soupçonner, non l'amour de musique, mais seulement que les séductions de sa personne pussent être visibles à l'œil d'un homme de si basse condition. Elle se faisait coquette avec lui, par pure distraction, ou encore pour apprendre le lendemain à l'être sérieusement avec d'autres. Elle avait en sa présence de ces abandons qu'une femme ne se permet ordinairement qu'en face d'elle-même, et de ces caprices impérieux qui l'humiliaient et le captivaient. Lui, l'homme indépendant, il savait bien qu'il eût été lâche avec cette femme, si cette femme eût eu souci d'une lâcheté de lui. Aussi vingt fois s'était-il juré, de ne plus retourner à l'hôtel de Montlausier; la passion l'entraînait, il transigeait avec sa parole, il remettait au lendemain la réalisation du pacte avec lui-même.

Un soir, qu'il était attendu, un soir de leçon, il alla au café, s'attabla, demanda de la bière et but. A l'homme d'une sobriété excessive, il fallut peu de chose. A neuf heures il vidait sa troisième canette, à dix heures il regagnait sa demeure en trébuchant, la leçon était manquée.

Il eut du courage, ne parut pas de huit jours à l'hôtel de Montlausier, et écrivit une longue lettre d'excuses dans laquelle il annonçait la cessation de ses leçons.

Le chapitre était clos, et si Kœzener souffrait toujours, personne au monde ne soupçonnait cette souffrance. Le visage pâle de Mlle de Montlausier passait devant ses yeux, lui arrachant des larmes de rage, son sourire éclairait quelques-unes de ses veilles et ranimait son archet mal assuré dans ses doigts brûlants. Ses amis ne croyaient ni à ses larmes, ni au travail de ses nuits.

Kœzener en était là le jour de son fatal accident. Cachant l'amour de sa vie et la puissance de son génie à tous, il marchait lentement, le front bas, l'air résigné et le rire complaisant aux lèvres. Ce qu'il attendait il l'ignorait, puisqu'il n'avait rien à espérer que la vie quelques années encore et la mort comme dénouement suprême.

C'est alors que Kœzener regarda Marianne, et qu'il se dit : comment récompenser cette généreuse fille des soins qu'elle me prodigue ? A force de la regarder, il remarqua qu'elle n'était point si commune qu'il l'avait cru d'abord, que sa taille un peu forte n'était ni lourde ni épaisse, que son buste était bien

pris, sa poitrine large et sa tournure assez dégagée. Belle de ses dix-huit ans qui en sonnaient vingt-quatre sur ses traits déjà affadis, et haute en couleur, elle avait son genre de beauté à elle. Pourquoi pas?... se disait Kœzener, comparant sa petite personne maigre à la nature opulente de la fille du peuple, son teint bilieux à sa fraîcheur, ses yeux gris, petits, rentrés, à ses prunelles claires, bordées de longs cils et ombragées par des sourcils arqués et bien fournis; son front dénudé et ses quelques rares cheveux grisonnants à sa magnifique chevelure d'un noir de jais et hardiment plantée, ses trente ans d'hier à ses dix-neuf ans de demain, pourquoi pas?... elle a la beauté du diable, il est vrai, mais moi j'en ai la laideur, pourquoi pas?... elle est active, courageuse, et paraît avoir de l'ordre, — avec une femme comme celle-là, le ménage le plus boiteux doit forcément marcher droit.

Porté à s'exagérer les dehors assurément peu brillants de Marianne, Kœzener en exagérait bientôt les qualités. Aussi secrètement, dans sa solitude, une voix tout bas lui soufflait : « A quoi bon mentir à toi-même et de parti pris te cacher la vérité, Marianne est la femme promise à l'artisan et non à l'ar-

tiste. Est-ce donc cela que tu avais rêvé ? Que deviendront tes inspirations au souffle de cette femme qui ne saurait te comprendre et t'aimer ? Demain tu seras l'homme des mesquins soucis et des puérités vulgaires, tu ne seras plus le musicien amoureux de son art qui abandonne un lambeau de sa vie sur le champ de bataille pour l'éclair du génie qui doit illuminer l'œuvre, fruit des veilles laborieuses.

A cela Kœzener répondait : Marié, mon individualité ressortira dans l'isolement, et je serai à la fois l'artiste et l'homme social.

Alors épouse une femme intelligente, soufflait encore la voix, une muse sœur de la tienne, non une femme qui crée, mais une femme qui sent, et ta force en effet se décuvera si ton nom reste seul et endure patiemment les heures de l'isolement... La femme que tu choisis sera un obstacle à tes travaux, elle pèsera du poids de ses besoins et de ses appétits vulgaires sur ton repos nécessaire et arrêtera ton élan.

Oui, c'est vrai, cela, concluait Kœzener, mais que veux-tu, voix retardataire, je me fais vieux et je suis résigné à ne rien être. Puis, qui m'assure que tu n'es pas l'orgueil, qui par un langage artificieux cherche à me soustraire à mes devoirs sociaux et à

attaquer, ni se défendre, ni faire la guerre, ni faire la paix, ni conclure d'armistice, ni commencer les hostilités, ni désarmer, ni négocier.

L'Autriche et la Prusse sont réduites à l'inaction.

Donc la situation actuelle ne peut pas être modifiée.

Mais ce qui ne peut pas être modifié ne peut pas non plus être amélioré.

Or, ce qui ne peut pas être amélioré est évidemment ce qu'il y a de meilleur.

Donc la situation actuelle est la meilleure, *quod erat demonstrandum*.

Je ne croirai jamais que l'homme qui a écrit cette fantaisie si gaie et si spirituelle, vive exclusivement de chandelles, mais de temps à autre, j'en suis sûr, il tâte de la bougie ou de l'huile de pétrole.

Théâtre de Saumur.

La troupe d'opéra-comique que nous possédons a abordé jeudi le grand-opéra avec un rare bonheur. *Le Trouvère* a été rendu avec un succès auquel nous ne nous attendions pas. La représentation entière a été un assaut courtois dans lequel chacun avait à cœur de soutenir l'honneur de son nom et de se montrer digne de la nouvelle chanteuse qui se présentait pour la première fois sur notre scène.

Nous n'entreprendrons pas de parler des acteurs que nous connaissons si favorablement. Dans l'opéra difficile que ces artistes ont interprété, ils se sont véritablement surpassés; pleins de confiance en leur talent, ils ont chanté avec une pureté, une grâce admirables, avec un entrain et un ensemble qui témoignent des études sérieuses auxquelles se livrent les pensionnaires de M. Nestor. Aussi, le public leur a-t-il largement exprimé sa satisfaction par des bravos unanimes et des plus énergiques.

Rappelons l'air principal du baryton, au second acte, *Son regard, son doux sourire*, et le duo du 4^e acte; n'oublions pas M. Berti dans son grand air du *Trouvère*, *Exilé sur la terre*, et dans le chant du *Miserere*, au 4^e acte.

Un mot seulement pour M^{me} Labat, qui a été si belle dans le rôle de Léonore. Les morceaux qui lui ont valu le plus de bravos sont : *La nuit calme et sereine*, *Brise d'amour fidèle*, et le *Miserere*.

En un instant M^{me} Labat s'est vue entourée de bouquets; comme une avalanche ils sont tombés à ses pieds, lancés de toutes les directions. Cette scène, dans laquelle le public était acteur, devait plus tard se renouveler pour M^{me} Brus.

M^{me} Brus possède une voix d'une vigueur peu commune, qu'elle dirige à merveille et

dont elle tire un excellent parti. Le rôle d'Azucéna semble créé pour elle, et si parfois on a pu faire la remarque d'un peu trop d'énergie, M^{me} Brus a prouvé, dans son duo avec M. Berti, au 4^e acte, qu'elle sait modérer son organe de manière à lui faire dire avec une douceur délicieuse : *O ma patrie! ô chère Espagne!*

Nous avons eu dans la soirée de jeudi, ce qui en a encore augmenté le charme, le contraste le plus frappant entre deux genres de talent complètement opposés. Avec M^{me} Labat, la douceur et la grâce; avec M^{me} Brus, la force et l'énergie. Le talent dramatique de M^{me} Brus est exceptionnel; Azucéna a fait frémir son auditoire dans le récit de sa fatale erreur; par son geste, par ses mâles accents, par le feu qui anime son regard, elle nous a fait partager toutes les souffrances de sa situation, elle nous a initiés à tous ses sombres pressentiments et à toutes ses craintes pour son fils adoptif.

Il faut toute la valeur que possède la musique de cet opéra pour lui conserver la popularité dont il jouit. L'intrigue se perd dans une multiplicité de détails qui rendent l'intelligence difficile, surtout à une première représentation.

Voici les divers incidents qui forment le nœud de cette pièce :

Au lever du rideau, la scène est occupée par les vassaux du comte de Luna, couchés à la porte du palais d'Aljaferia, à Saragosse, et Fernand, l'ami et le confident du comte, leur fait savoir que leur maître est en proie à un sombre délire, qu'il a un rival dans Manrique le Trouvère. Ce nom rappelle des souvenirs éloignés, et la troupe demande le récit de cette histoire mystérieuse qu'on rapporte sur le frère du comte.

Fernand se rend à leurs désirs : Un jour, leur dit-il, une vieille sorcière s'approcha du berceau du frère du comte, sous prétexte de tirer l'horoscope de l'enfant; celui-ci eut aussitôt une fièvre violente. Le père de votre maître fit périr la vieille sur un bûcher; mais, du milieu des flammes, elle poussa des cris de vengeance, et, pour y répondre, sa fille, témoin de son supplice, enleva l'enfant du berceau. Quelques jours après, on trouva dans l'endroit même du bûcher où la vieille avait péri les membres épars d'un enfant.

Le comte de Luna est à la recherche de la Bohémienne pour venger son jeune frère.

Tout-à-coup Léonore apparaît : rien ne l'avait annoncée, et on se demande quelle circonstance l'amène; on se croirait presque au début d'une nouvelle pièce. Léonore commence par une erreur : elle prend le comte pour Manrique. Au milieu de la déclaration de ses sentiments, elle aperçoit le Trouvère.

La lune devait se montrer à travers les nuages et éclairer ce nouveau personnage; jeudi, M. Berti est entré brusquement sur la

scène. Léonore, reconnaissant le jeune homme qu'elle aime, se voit victime d'une méprise et confesse son erreur. Le comte se trouble, et dans sa jalousie appelle Manrique dans un combat singulier. Le départ de celui-ci occasionne un évanouissement à Léonore.

Ainsi se termine le premier acte qui a pour titre : *Le Duel*.

Au second acte, on devait voir dans la montagne un grand feu, et tout auprès la Bohémienne et son fils. On comprend qu'on ait dû nous supprimer ce feu, les jeux de pyrotechnie n'étant pas sans danger. Aussitôt qu'Azucéna et Manrique se sont trouvés seuls, celui-ci demande à la Bohémienne l'explication des mots de vengeance qu'il lui a entendu prononcer, et Azucéna rappelle la mort de sa mère, sa vengeance, l'enlèvement de l'enfant, sa compassion et l'erreur que lui fait commettre son trouble : elle a jeté au feu son propre enfant.

Manrique apprend ainsi qu'il n'est que le fils adoptif de la Bohémienne, fils qui ne lui est pas moins cher cependant, puisqu'elle s'est dévouée pour le sauver, dans une lutte où il est resté pour mort sur le terrain, et dans laquelle il a fait grâce lui-même au comte, son rival.

La fausse nouvelle de sa mort était parvenue jusqu'à Léonore, qui, de dépit, veut prendre le voile dans le couvent de la Croix. Nouvel incident : un messager apprend cette détermination à Manrique, qui dut soutenir une lutte terrible pour quitter sa mère et aller au secours de sa maîtresse. Azucéna, en effet, toujours inspirée, a le pressentiment que le Trouvère va à la mort.

M^{me} Brus a parfaitement rempli ce rôle, elle était véritablement le type de ces sorcières que les vieilles femmes représentent si bien aux enfants, et qui vivent en société avec quelques personnages fantastiques.

Au moment où l'on s'y attendait le moins, on apprend que le comte de Luna a formé le projet d'enlever Léonore, et Manrique arrive à l'instant où ce seigneur prend ses dispositions pour cet enlèvement. Mais, en présence de son rival et de la détermination de Léonore, le comte doit se retirer, nourrissant en lui-même des sentiments de haine. Un sort heureux semble promis aux deux amants qui s'unissent.... Vaine espérance!

Le troisième acte s'ouvre ordinairement par des chœurs, des divertissements qu'il est impossible d'avoir dans un théâtre non pourvu d'un corps de ballet.

Le comte de Luna se montre soucieux et colère de savoir Léonore dans les bras d'un rival, quand tout-à-coup Fernand lui annonce qu'une Bohémienne a été surprise rôdant autour du camp, qu'elle a été faite prisonnière et qu'on l'amène.

M^{me} Brus, conduite par des soldats, a parfaitement chanté :

La Bohémienne erre au loin sans projet ;
Tremblante, poursuivie,
J'ai pour abri le ciel, le monde pour patrie.

Pendant son explication, Azucéna est reconnue pour la Bohémienne que le seigneur de Luna cherchait, et les soldats se préparent à l'entraîner. Azucéna appelle à grands cris son fils, et menace le comte de la vengeance céleste.

Le Trouvère, toujours avec Léonore, entend le cliquetis des armes et se dispose à prendre part à la lutte (il s'agit d'aller soutenir le siège de Castellor, incident dont on se serait bien passé). Léonore reste seule, accablée par la plus vive douleur.

Ainsi se présente le 4^e acte : *le Supplice*. Le Trouvère, fait prisonnier, est renfermé dans une tour de la place; il doit être sacrifié, avec sa Bohémienne, aux mânes du jeune enfant brûlé vif. C'est alors que retentit le magnifique chant du *Miserere*, auquel répond Manrique dans sa tour, et qui a été si bien rendu par M. Berti dans les coulisses, et par M^{me} Brus, Labat et les chœurs. Léonore a résolu de sauver le Trouvère; elle s'offre elle-même au comte comme prix de la délivrance du captif, et, en même temps, prend un poison qu'elle gardait toujours avec elle. Avant que la mort n'ait glacé ses membres, elle a le temps d'annoncer à Manrique qu'il a sa liberté, mais au prix de sa vie, et tombe pour ne plus se relever.

A cet instant suprême, le comte apparaît; il accuse le Trouvère de cette mort, et le fait conduire au supplice.

Pendant ces dernières scènes (ce qui est assez peu naturel), la Bohémienne s'était laissée aller au sommeil, et dans cet état elle répétait souvent : *O ma patrie! ô chère Espagne!* Elle s'éveille au moment où l'arrêt fatal contre son fils vient d'être exécuté. Le théâtre s'ouvre, elle aperçoit l'échafaud entouré de pénitents; le bourreau se tient appuyé sur sa hache, près du billot, et un drapeau recouvre le corps de la victime.

La Bohémienne fait savoir alors au comte que celui qu'il a fait mettre à mort est son propre frère.

Après la représentation, la troupe entière a été redemandée, et sur les instances du public, MM. Berti, Lambert, M^{me} Brus et Labat se sont présentés sur la scène pour recevoir des applaudissements enthousiastes.

Pour la représentation du *Trouvère* sur notre scène, le directeur a dû diviser la pièce en cinq actes, afin de répondre aux exigences des divers tableaux et préparer des changements qui ne pouvaient se faire à vue. C'est le mode, du reste, suivi dans la plupart des théâtres, bien que l'auteur n'ait donné à son œuvre que quatre actes seulement.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

me détourner de la route honnête. Tu parles de mon génie, qu'en sais-tu?... Ce que tu n'ignores pas, c'est que voulant toujours m'élever, j'ai marché dans les voies battues et que j'ai constamment côtoyé la misère. Je ne crois plus à cette gloire que depuis bientôt douze années tu promènes sans cesse devant mes yeux, vaine fumée qui s'éloigne chaque fois que je fais un pas pour l'atteindre, et qui aujourd'hui s'évapore et disparaît tout-à-fait. Ce que je cherche, c'est le bonheur intime, l'existence tranquille et douce partagée par le travail et les jouissances de l'esprit.

— Fou! dit la voix.

— La femme que tu calomnies me donnera ce bonheur. Elle me fera oublier et mes rêves insensés et mon fol amour; par son jugement et ses tendances positives, elle mettra de l'ordre dans ma vie et me gagnera à sa cause. Dans vingt, trente ans, je serai toujours Kœzener, professeur de musique, ni plus riche, ni moins pauvre ni surtout moins obscur, mais je serai un homme heureux.

— Endors-toi dans tes illusions et épouse Marianne, dit la voix, mais souviens-toi que si une nouvelle ardeur ne t'enflamme pour l'art et si un amour puissant ne remplit ta vie, tu es un homme

perdu que le désespoir couchera dans la tombe si la folie ne l'a jeté déjà dans un cabanon de Charenton.

— C'est ma destinée, dit l'artiste résigné!

IV.

Le mariage eut lieu; et les premiers mois ne furent ni plus brillants ni moins agréables qu'ils ne le sont ordinairement. Ce n'est pas sans raison que les poètes ont appelé *lune de miel* cette phase du mariage. On se connaissait peu la veille, on ne se connaît pas davantage trois mois après. A moins d'un cas exceptionnel, et heureusement plus rare qu'on se plaît à le croire, il entre toujours un peu d'amour dans le calcul de deux êtres qui se lient, pour la vie, par un pacte indissoluble. A défaut d'affection profonde, l'estime, le respect, l'intérêt sont des engins assez puissants pour fermer les yeux du plus clairvoyant et sauvegarder l'illusion. Le réveil viendra assez tôt, le sommeil se prolonge. A quoi bon voir aujourd'hui ce que l'on ne verra que trop demain. Qui sait?... S'il a été si facile de se tromper, qui assure qu'on ne se trompe pas encore. Le temps est un grand remède; attendons. L'homme s'avoue injuste à l'égard de la femme que déjà il suspecte; la femme se dé-

clare coupable de pleurer sur un mal imaginaire. On ne s'aime pas, on crie qu'on s'adore, non pour illusionner l'autre mais pour s'illusionner soi-même. Celui qui le premier allumera le brandon de discorde aura tort, la faute pèsera éternellement sur lui et dans vingt ans on la lui reprochera. Chacun veille sur ses actes avec vigilance. On s'en veut même d'une mauvaise pensée alors qu'elle est motivée. On marche droit de crainte de donner la moindre prise sur ses actes. On redouble de persévérance et de délicatesse pour pouvoir un jour, si le malheur redouté arrivait, se poser en martyr. On sait que derrière soi existe toute une famille de faux amis qui vous épient et qui n'attendent que l'occasion de mordre à belles dents dans votre vie.

On sait enfin que devant soi est une route longue, interminable, qui s'ouvre sous vos pas communs, et que l'avenir vous prépare des liens plus forts, des chaînes plus lourdes qui resserreront davantage encore le pacte sacré. Puis, si l'on est jeune, si l'on est beau, si l'on a été vertueux ou timide, on ne songe pas même à tout cela. On s'aime, on se le dit, et voilà tout. Les mêmes qui à l'heure du réveil se lanceront au visage les reproches pleins d'amertume, s'étourdissent trois mois et endorment ainsi leurs

douleurs et leurs soupçons. C'est l'ivrogne qui, jurant de ne plus boire, vide sa bouteille, et n'y tenant plus, la brise, se couche à plat ventre et mord à même la fûtaille; demain, chancelant sur les débris fumants de sa ruine, il s'accusera de ses excès et en voudra au vin généreux du sang rouge qui lui gonfle les veines et du feu qui lui allume le cerveau.

Trois mois passent, la patience se lasse, la vérité luit, le bandeau tombe. On a eu trois mois de soleil on se résigne à trente années de regrets. Celui dont on n'admirait l'esprit n'est qu'un sot, celle que l'on comparait aux anges du ciel n'est qu'une affreuse coquette. C'est le réveil, et il est d'autant plus terrible que l'illusion aura été plus grande et le sommeil plus lourd.

(La suite au prochain numéro.)

En vente chez M. JAVAUD, libraire à Saumur, le libretto du *Trouvère*.

